

"Où est la solidarité Suisse"

• entrevista

• "le Courrier" genève

• journaliste: François Tschopp

3-4 octobre 81



Fundação Cuidar o Futuro

MARIA DE LOURDES PINTASILGO

PRIMEIRO MINISTRO

Fundação Cuidar o Futuro



Invitée des rencontres internationales MARIA DE LOURDES PINTASILGO: «OÙ EST LA SOLIDARITÉ SUISSE?»

Née en 1930 à Abrantes (Portugal), Mme Maria de Lourdes Pintasilgo est ingénieur en chimie industrielle à l'Institut supérieur technique de Lisbonne. Elle fut nommée lors de ses études présidente nationale des organisations de Jeunesse universitaire catholique; puis elle devint présidente de ce mouvement au plan international — elle travaillait à l'époque avec Bernard Ducret qui en était le secrétaire général. Présidente internationale de «Pax Romana» de 1956 à 1958, elle est membre du Mouvement international des femmes chrétiennes «Le Graal».

Ambassadeur auprès de l'UNESCO depuis 1975; elle a été membre du Conseil exécutif de cet organisme de 1976 à 1980. Elle donne depuis sa jeunesse de très nombreuses conférences et séminaires comme «éveilleuse de conscience» quant aux problèmes d'inégalités. Elle a enseigné aux universités de Boston, Harvard, Montréal, Aix-en-Provence, et à l'Institut catholique de Paris. Elle était premier ministre du Portugal en 1979. Ses prises de position dérangeant parfois, comme peut en convaincre le titre de sa conférence à Genève: «L'égalité inédite et subversive».

— Ce qui est intéressant à mon avis dans le parcours que j'ai fait dans ma vie, c'est que mes engagements sociaux et politiques découlent de toute une expérience que j'ai acquise à l'intérieur des organisations d'Eglise.

— Votre personnalité paraît très captivante car vous assemblez un idéal spirituel, religieux et politique, en une seule et même action.

— «Il n'est même pas question pour moi de conciliation: c'est de ma foi chrétienne que découlent mes engagements. La foi en est la motivation et la finalité. Et dans un certain sens, en des

Interview François Tochon

moments décisifs au milieu de l'action, j'éprouve cette foi au niveau de l'imédiateté: comme une référence première, comme l'esprit qui traverse les choses. Et je ne conçois pas de changement social sans transcendance.»

— D'autre part vous prônez un féminisme intelligent qui ne soit pas affaire de parti pris mais de conscience.

— «Oui, tout à fait. Et j'ai même un peu de pudeur ou de répugnance à utiliser le mot «féminisme»: il donne trop rapidement l'impression d'une théorie achevée. Or il s'agit d'un constat: du constat de ce qu'il existe actuellement dans le monde des mouvements en faveur de la femme, et aussi de mon expérience de femme ayant exercé des fonctions traditionnellement masculines. Enfin, de la solidarité que j'ai expérimentée avec des femmes d'autres milieux sociaux ou d'autres pays, d'autres races.»

La femme et l'Évangile

— Comment voyez-vous le rôle de la femme par rapport à l'Évangile?

— «Je crois que nous sommes encore au début de l'accomplissement de ce rôle. Dans la vie du Christ et dans l'Évangile, il y a un affranchissement total de la femme par rapport à la société hébraïque. Mais par la suite tout cela a été noyé dans des sociétés de type patriarcal et dans la réinterprétation de la tradition chrétienne. La femme a été réduite à un rôle très secondaire.»

— Regrettez-vous la prépondérance masculine dans l'édification de l'Eglise dès ses fondements?

— «Non; la société était construite sur un mode patriarcal et cette situation était normale à l'époque. Mais cela pose aujourd'hui des problèmes: il faut «secouer la poussière des temps» comme disait Jean XXIII. Essayer de voir véritablement quel est le message de l'Évangile par rapport à la présence des femmes dans le monde.»

— Quelles sont vos préoccupations actuelles du point de vue politique, au Portugal notamment?

— «Ma préoccupation fondamentale est de trouver des moyens par lesquels le peuple de mon pays puisse vivre plus heureux, en ayant satisfait ses besoins essentiels, et que le pays puisse se situer lui-même dans la communauté des nations d'une manière plus indépendante, plus libre. Si cet idéal était présent lors de la révolution de 1974, il s'est estompé depuis. Je ne crois pas que l'actuelle majorité ait en vue l'ensemble du peuple; les formules plus socialisantes et plus capables de

réduire les inégalités sont actuellement rejetées.»

Une justice sans étiquette

— Votre exposé à Genève s'inscrivait dans un cycle de conférences sur l'égalité; comment comptez-vous poursuivre cette démarche vers plus de justice?

— «J'ai toujours ce souci d'égalité de chances et d'opportunités à la base de mes préoccupations politiques. Mais il faudrait une égalité culturelle, que davantage de gens prennent la parole et des responsabilités dans les domaines de la cité qui les concernent. L'idéal d'égalité sociale a certainement quelque chose à voir avec l'idéal spirituel. Je n'ai pas l'illusion que le monde temporel puisse se faire à l'image du Royaume des cieux; je crois que l'Évangile ne donne pas de recette pour l'organisation de la cité. Mais l'on y puise sans doute une inspiration, le souci des plus pauvres, de la libération des opprimés, et ceci semble le but d'une société, sans qu'on lui mette forcément une étiquette.»

— Quel est votre regard sur la Suisse?

— «Je trouve Genève très accueillante, le rythme semble plus humain que dans la plupart des grandes villes que je connais. C'est assez récemment que j'ai plongé dans la littérature suisse (Clavel, etc.). Elle m'a ouvert les yeux sur un peuple qui m'apparaît d'emblée comme très simple. C'est la simplicité de celui qui s'attarde pour regarder et pour voir les choses — et qui est opposé de l'image du pays riche, de société de consommation et de tout ce que cela peut signifier. Il me semble qu'au milieu de l'abondance dans laquelle les Suisses vivent, il y a une possibilité «anthropologique» de saisir l'essentiel et le simple. Par là vous êtes proches de pays qui sont beaucoup plus démunis économiquement.»

Je poserais une question: est-ce qu'il n'y a pas, au-delà de ce jardin merveilleux qu'est la Suisse tout entière, une solidarité qui pourrait peut-être devenir plus active?»